

Danseur et chorégraphe, fondateur de la Compagnie Moi Peau en 2013, **Sébastien Laurent** développe tout un langage et une réflexion chorégraphique sur l'importance du toucher, du tactile et du corps en présence comme autant de mouvements actifs qui mettent en contact l'homme avec une partie de lui-même, mais également avec les autres. Après plusieurs expériences en tant qu'interprète – entre autres auprès de Jean-François Duroure, Jean-Claude Gallota, Christiane Blaise, Silenda, Heddy Maalem, Jean Pascal Gilly, Editta Braun (Salzbourg) – Sébastien Laurent collabore pendant plusieurs années avec la danseuse Nathalie Pernette et continue de danser pour le chorégraphe espagnol Tomeo Vergès. En parallèle de son travail de chorégraphe et performeur, Sébastien Laurent est reconnu comme auteur-photographe, articulant ses recherches photographiques autour de la représentation des corps, et fait du tactile un engagement physique dans le processus photographique. Ses œuvres sont publiées dans différents magazines et régulièrement choisies pour des programmes et affiches de théâtre ou pour la presse culturelle. Il anime également de nombreux stages et ateliers de danse et de photographie pour la compagnie Pernette, le Centre chorégraphique national de Caen et pour sa propre Compagnie Moi peau. Dans le cadre du dispositif Culture à l'hôpital, il réalise le film *Territoires en ÉlectroCardioGammes* à l'Hôpital Jacques Monod de Flers.

Prochainement au T4S

SAMEDI 30 MARS À 20H15

NO MAN'S LAND \ DANSE

Valérie Rivière – Cie Paul les oiseaux

HÉRITAGE \ DANSE

Hamid El Kabouss – Cie MIM.H

JEUDI 4 AVRIL À 20H15

¿ QUE VOLA ? \ JAZZ

Fidel Fourneyron – Ensemble cubain

MARDI 9 AVRIL À 20H15

PEPLUM \ JAZZ

Fantazio – Théo Ceccaldi

GLOWING LIFE \ JAZZ

Sylvaine Héлары

Production : Compagnie Moi Peau / Coproductions : Danse à tous les étages, La Briqueterie centre de développement chorégraphique national du Val-de-Marne, Centre chorégraphique national de Caen en Normandie, ville de Vincennes / Soutiens : Direction des affaires culturelles Normandie, Conseil régional de Normandie, Conseil général du Calvados, ville de Caen, Conseil général du Val-de-Marne, Réseau Tremplin, parcours d'auteurs chorégraphiques.



ville de **gradignan**



Avec le soutien du Chalet lyrique, hôtel 3 étoiles à Gradignan



Désenchanter (ré enchanter)

SÉBASTIEN LAURENT
COMPAGNIE MOI PEAU

Conversation avec Sébastien Laurent

Conception, chorégraphie
Sébastien Laurent
Avec
Stéfany Ganachaud
Léa Lansade
Bastien Lefèvre
Ananda Montange
Annabelle Rosenow
Scénographie
Anais Heuraux
Lumière
Julia Dantonnet
Son, régie générale
Damiano Foà
Collaboration voix
Guylaine Cosseron
Regards extérieurs
Manon Parent
Frédéric Hocké

JEREMY TRISTAN GADRAS : Vous êtes danseur, chorégraphe et le fondateur de la Compagnie Moi Peau avec laquelle vous développez un langage chorégraphique assez singulier en donnant plus de sens au tactile et aux sensations haptiques. Votre compagnie porte d'ailleurs le nom de ce concept développé par le psychanalyste Didier Anzieu. Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur cette compagnie et sur l'attachement à ce concept ?

SÉBASTIEN LAURENT : J'ai créé cette compagnie en 2013 suite à un long parcours d'interprète. J'ai également un parcours d'auteur photographe et cela m'est apparu évident, voire nécessaire, de proposer mes réflexions et envies d'auteurs en passant de la photographie à la chorégraphie.

En photographie, mes recherches étaient déjà axées sur l'engagement physique et tactile dans le processus photographique. J'avais tout naturellement envie de garder ce principe pour développer un axe principal dans mon travail chorégraphique. À la lecture du texte de Didier Anzieu, j'ai trouvé opportun de m'inspirer de son concept de moi-peau, mais sans en faire un manifeste. J'ai donc commencé à travailler sur ce concept dès mes premières créations. Dans *Avis contraires*, en 2014, il était justement question d'un duo et d'un réel contact corporel entre la danseuse Stéfany Ganachaud et moi-même. Pour la seconde pièce, *Contagion* – que nous avons d'ailleurs jouée au Théâtre des 4 Saisons en 2017 – nous avons travaillé sur le concept de *contagion gestuelle* : comment ressentir, pour le danseur, ce phénomène de transmission d'émotions à partir de la simple gestualité ? Dans ce questionnement sur la transmission par le corps, la peau et les gestes, nous faisons référence à la théorie de Didier Anzieu notamment sur tout ce qui concerne la chair, le corps et l'empathie à travers la sensorialité. Par la suite, j'ai ouvert mon travail sur la notion plus générale de "rester en contact". En d'autres termes, je comprends ce concept de *moi-peau* comme une volonté de *rester en contact* dans un monde en mutation... Cela ne concerne pas exclusivement le contact physique, mais aussi le contact empathique.

Dans *Désenchanter (ré enchanter)*, vous jouez sur le rapport de force entre deux langages corporels : le corps et la voix. Après avoir travaillé sur le message tactile et le toucher, pourquoi travailler sur le message sonore et vocal ?

Dans ma troisième création, *Soli.des*, j'abordais déjà ce rapport de tangibilité du son comme espace de contact. C'était une pièce pour un danseur, une pianiste (Claudine Simon) et un piano. Tous les deux sur scène, nous expérimentons ce rapport physique entre la musique, le son et la danse : une sorte de corps à corps entre deux interprètes. Cette relation entre la danse et la musique m'a beaucoup intéressé et j'ai tout de suite voulu en poursuivre l'expérience. C'est d'ailleurs devenu l'un des axes principaux de la compagnie : travailler à partir d'un corps sonore, lieu d'une exploration charnelle de la voix et de la parole. *Désenchanter (ré enchanter)* pousse encore plus loin la recherche des accointances du son et du corps, grâce à une exploration des événements sonores et physiques produits par la voix. Il n'y a quasiment pas de contact physique dans cette pièce, mais des contacts avec le son, la voix et toute la scénographie.

L'univers sonore est d'ailleurs produit par les corps en mouvements des danseurs : les interprètes parlent, crient, trament des pieds, s'atteignent et se bousculent afin de créer leur propre harmonie musicale. Quel est le sens que vous donnez à ce jeu scénographique ?

L'idée initiale du projet était de travailler sur un rapport de force entre des corps volontairement contraints – notamment dans un travail de marche en groupe qui nécessite obligatoirement

un rythme précis et exigeant – et la voix qui vient comme les libérer. Elle vient de l'intérieur, de quelque chose de plus profond ancré en eux, qui conduit les corps vers une forme de liberté. Cette idée de contrainte m'a intéressé dès le départ et s'y est ajoutée l'envie d'une radicalité scénographique tout en faisant en sorte que les interprètes soient à l'origine de toute la matière sonore de la pièce. Nous avons alors utilisé tout ce qui pouvait émettre un son sur le plateau, en travaillant sur des captations précises avec des micros placés à plusieurs endroits. Je n'ai pas voulu intégrer des chanteurs à ce spectacle, car c'est avant tout le corps qui m'intéresse. L'idée était de surmonter cette difficulté-là et que chacun(e) puisse (re)découvrir sa voix. C'est grâce à l'énergie du groupe, la force des relations qui se créent sur scène que les interprètes parviennent à surmonter cette gêne, à accueillir cette liberté corporelle, par la voix. C'est la recherche d'une voix commune pour se sortir d'un mauvais enchantement !

Vous parlez aussi de *viriarcat* en référence à l'ouvrage d'Olivia Gazalé *Le mythe de la virilité*. Comment avez-vous pensé la matérialité de ce thème sur le plateau, avec cinq danseurs ? Et pourquoi cette référence à l'œuvre de Gazalé ?

Ce ne sont pas des questions faciles à mettre en scène, mais j'avais envie de m'imprégner de ces sujets sans pour autant entrer dans l'illustration d'un combat. Nous avons préféré montrer un futur hypothétique où l'on aurait dépassé ces questions-là entre les hommes et les femmes. C'est ce que raconte le groupe d'interprètes : cette lutte pour des changements de valeurs. Nous avons simplement joué sur des symboles pour éviter d'être trop illustratifs. J'ai préféré explorer une sorte de décalage temporel, un peu plus ludique et optimiste peut-être. Suite à différentes lectures, je suis tombé sur cet ouvrage de Gazalé et cette notion de *viriarcat*. Ce terme m'a tout de suite marqué : il n'oppose pas une dualité Homme/Femme, mais bien plus une notion de Féminin s'opposant à une norme. Celle de la virilité, du viril puissant. Une notion plus frontale et plus violente, voire plus pernicieuse selon moi. Cette question d'une domination du *viriarcat* m'interroge plus que celle du patriarcat, liée au patriarcat, à la cellule familiale et à l'image du père. Nous voulions travailler sur cette question du viril et du "féminin" comme on l'entend encore aujourd'hui.

Dans son ouvrage *Utopie du corps*, Michel Foucault dit du corps qu'il est « l'acteur principal de toutes les utopies », le lieu d'un rassemblement possible, lieu fictif de reconnexion. Il dit également : « Mon corps est comme la cité du soleil, il n'a pas de lieu, mais c'est de lui que sortent et rayonnent tous les lieux possibles, réels ou utopiques ».

À l'heure du numérique, de la dématérialisation des communications et des rapports humains, pensez-vous que c'est par une reconnexion au physique, au corps, qu'un monde "meilleur" serait envisageable ?

Je conçois mes créations comme une forme d'engagement, de résistance, voire un engagement politique dans le travail du corps, dans la création, dans sa médiation, mais également dans le travail de transmission en dehors des créations scéniques. Je poursuis toujours cette volonté de mettre le corps au centre de nos préoccupations, comme un acte de résistance. D'ailleurs, cette notion de moi-peau est envisagée à la fois comme une nécessité de rester en contact dans un monde en mutation, mais aussi comme un acte de résistance, d'engagement du corps dans le processus créatif et le développement de la médiation avec les différents publics : auprès d'amateurs ou d'enfants. Rester en connexion avec son propre corps, avoir une sensorialité tactile avec les autres, mais aussi avec soi-même, l'environnement et avec tout ce qui nous entoure, c'est très important selon moi. D'une certaine manière on peut dire que oui, il ne faut jamais perdre cette notion de corps, de rapprochement, de sensorialité. Ne jamais perdre le corps dansant et le corps physique et ne jamais se laisser englober dans un tout numérique, dans de nouvelles technologies qui nous amèneraient ailleurs et où l'on perdrait tout contact avec soi-même et toute humanité. C'est de cette manière que la danse parle aux spectateurs : dans sa réalité physique. C'est aussi comme cela qu'elle me parle, en tant que chorégraphe, mais aussi en tant que spectateur d'œuvres chorégraphiques. C'est le corps qui parle avant tout !

Propos recueillis par Jeremy Tristan Gadras, mars 2019.